

XYZ. La revue de la nouvelle

L'autel

Catherine Browder



Numéro 136, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Browder, C. (2018). L'autel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (136), 79–88.

L'autel

Catherine Browder

AVANT LE SOUPER, le jour où Mori arriva à l'improviste, grand-maman Ishikawa s'arrêta devant la véranda de Heitman, remuant le contenu d'un petit bol. Un tablier blanc immaculé couvrait l'ensemble de son kimono, ses manches et tout le reste, ses festons lui arrivant jusqu'aux genoux. L'uniforme privilégié des grands-mères, pensa Heitman. Chaque fois qu'il en voyait un, il se sentait soudainement en sécurité, comme si quelqu'un avait agité un drapeau blanc en zone hostile.

« Essayez cela, proposa-t-elle en lui tendant le bol. Mangez-en un peu avec votre riz.

— Merci. (Il renifla le bol.) Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un secret. (Elle sourit.)

— Vous avez trop de secrets.

— Je vous le dirai un jour, dit-elle avant de marquer une pause. Heitman-san¹, l'épicier de la coop, a dit que Mori allait venir ce week-end. Il lui a téléphoné pour commander de la bière et du saké. Donc... peut-être qu'il arrivera demain après le travail. Une véritable surprise. »

Elle jeta un regard en direction de la vieille maison que Heitman louait à Mori, l'ancien villageois. Les kimonos de Heitman, achetés au marché aux puces, gisaient là, entassés. Les pochettes de disques étaient empilées à l'endroit où elles avaient été vidées de leur contenu la dernière fois. Heitman ne correspondait pas du tout à ce à quoi elle s'était attendue. Il faisait même des commissions pour elle dans sa

1. La particule *san* est un suffixe honorifique qui équivaut à « monsieur », « madame » ou encore « mademoiselle ». (Toutes les notes sont du traducteur.)

camionnette. Malheureusement, celle-ci n'était pas neuve, et elle le pressait sans cesse de la nettoyer. Pourtant, c'était un bon voisin. Si seulement il avait bien voulu faire quelque chose avec ses vêtements, lui serinait-elle sans arrêt. Et ses livres. Ce n'est que dans la cuisine, comme le savait Heitman, qu'Ishikawa se payait le luxe du désordre.

«Je crois que sa famille viendra également, continuait-elle. Du moins, c'est ce que pense l'épicier... Bon appétit.» Derechef, elle jeta un coup d'œil anxieux à l'intérieur de la maison et prit congé.

Ce n'est pas une bonne nouvelle, songea Heitman. Il se retourna et s'étira sur les coussins éparpillés sur le plancher de la véranda. Mori était pénible et cela empirait à chaque visite. Il était bien content que grand-maman Ishikawa l'eût informé de son arrivée. Lorsqu'il avait emménagé un an auparavant, personne ne lui avait touché mot de ses visites.

À l'époque, Mori arrivait de façon inattendue, environ une fois par mois. Heitman lui préparait un futon dans la chambre d'amis. Juxtant une colline au sol spongieux, la pièce était toujours humide, ce qui fait qu'il ne l'utilisait jamais. Lorsque le bail de location avait été signé, les deux hommes avaient décidé d'un commun accord que la chambre d'amis serait attribuée à Mori lors de ses allées et venues. Heitman estimait que c'était une entente équitable en échange d'un loyer modéré.

Quelques semaines auparavant, toute la famille Mori était venue en visite. Heitman s'était retrouvé confiné dans une pièce fermée où il ne pouvait respirer qu'en ouvrant les portes de la cuisine. L'épouse de Mori avait insisté sur cet arrangement. C'est aussi durant cette première visite en famille que Mori avait pesté contre la bibliothèque de Heitman.

«Comment pouvez-vous mettre des livres — des livres ! — dans l'autel familial ? avait-il dit d'un ton rageur. Cette maison est ma demeure ancestrale. Mes grands-parents ont vécu ici. Et vous avez disposé vos affaires dans leur autel ! Comment puis-je vous laisser rester ici ? »

Gêné, Heitman lui avait assuré que les livres auraient disparu avant sa prochaine visite. Il n'avait pas eu la moindre intention de l'insulter. (En fait, si Mori-san avait daigné y regarder de plus près, il aurait vu que l'autel avait été restauré.) Heitman avait alors demandé à son propriétaire s'il était devenu un bouddhiste pratiquant, l'interrogeant avec le plus grand sérieux, comme on le demanderait à un catholique non pratiquant venant de regagner le giron de l'Église. Avait-il l'intention de se recueillir devant l'autel ? Heitman ne l'avait encore jamais vu prier auparavant. (En fait, il n'avait jamais vu Mori ne serait-ce qu'ouvrir les portes de l'autel.) C'était un moment irrésistible, et Heitman demanda, *sotto voce*, sur un ton faux et affecté : « Venez-vous de survivre à une crise mystique ? »

Mori avait quitté la pièce en colère. Heitman était sûr que son épouse l'avait poussé à agir de la sorte. Elle avait vu Mori lui parler et le réprimander à voix basse. C'est elle qui avait hurlé lorsqu'elle avait ouvert la porte de la penderie et découvert ses vêtements entassés. Heitman s'était abstenu de lui demander ce qu'elle fabriquait dans son placard. Pour ajouter l'insulte à l'injustice, l'un de leurs enfants s'était assis sur sa chaîne stéréo et avait brisé le couvercle.

« Mais je n'ai pas de femme », avait plaisanté Heitman, espérant qu'elle le chouchouterait, lui, le célibataire désordonné, et qu'elle se détendrait. Au lieu de cela, elle avait poursuivi ses déambulations à travers la maison d'un pas furieux, faisant de désagréables découvertes. Bien que ce fût sa demeure ancestrale, seul l'autel avait été laissé à la charge de Mori.

Ils étaient donc de retour, et l'autel était toujours rempli de livres.

Fixé à un mur comme une armoire de toilette ornée, l'autel était dans un état pitoyable lorsque Heitman avait emménagé. Le châssis en bois était fendillé à plusieurs endroits. La feuille d'or s'était décollée. Même les charnières de la porte grippaient à force d'avoir été négligées. Le métal terni des petits chandeliers s'avéra être du cuivre, tout comme celui

d'une petite icône bouddhiste qui était tombée, oubliée, sur le côté. Soigneusement, fastidieusement, il avait consolidé le châssis, bien qu'une partie du filigrane ne fût pas réparable. C'était un travail de professionnel. Il avait admiré l'autel durant des semaines, le laissant ouvert et vide. Plus tard, avec un soin infini, il avait rempli les tablettes de l'autel avec deux rangées ordonnées de livres.



Peu après son arrivée à Ōsaka, l'allocation d'études de Heitman avait semblé fondre comme neige au soleil. Il avait pris un travail de professeur dans le cadre duquel il enseignait la « conversation anglaise » aux hommes d'affaires épuisés d'une grande firme prospère. Enseigner n'était déjà pas facile. Pendant un an, il avait résidé dans une série de logements sombres et exigus. Son poste d'enseignant avait pris fin en été et il avait découvert qu'il était en moyens. Sur un coup de tête, il avait acheté une camionnette d'occasion à un traiteur dont la spécialité était les enterrements. Tout au long du premier été, il avait parcouru la campagne environnante jusqu'au moment où il trouva cette ferme à louer, dans le village de Himachi.

La vieille maison de Mori se dressait sur la crête d'une colline faisant face aux rizières. Dès l'instant où il avait emménagé, il s'était consacré à cette demeure. Parfois, il arpentait la cuisine rien que pour apprécier la texture inégale du sol en terre battue. Il ouvrait les délicates fenêtres en bois juste pour les sentir coulisser sur leurs glissières. Il était difficile d'imaginer qu'un endroit aussi perméable puisse être considéré comme un logis. Les idylles rustiques façonnent les rêves des visiteurs, avait-il bientôt découvert, pas ceux des résidents. Il était le seul à emprunter les sentiers à travers les collines recouvertes de bambou. Les fermiers, ses voisins, circulaient dans leurs minicamions.

Il s'était installé. Devant le porche, il avait aménagé un petit jardin, avec des massifs d'azalées et de gardénias d'un

côté, des légumes de l'autre. Recycleur dans l'âme, il avait récupéré une vieille chaise en bois et en toile d'auvent. Aucun villageois n'aurait voulu posséder une chose si honteuse, mais il avait été vaincu par son potentiel. La première fois qu'il s'était assis, la chaise s'était brisée en un craquement spectaculaire, ses jointures dépassant comme les bosses d'un chameau en train de s'agenouiller. Il l'avait quand même utilisée, la plaçant au milieu du jardin et posant sur elle son imposante carcasse. Puis, coiffé d'un chapeau de paille qu'il avait déniché dans la poubelle de quelqu'un, il avait lu des heures durant parmi ses aubergines.

La première fois qu'Ishikawa l'avait surpris en train de lire dans son jardin, elle avait glapi. La vieille femme s'était esclaffée, avait secoué son tablier et était rentrée chez elle, le rire aux lèvres. Heitman ne fut jamais sûr de ce qu'avait signifié cette rencontre pour sa voisine. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle s'était mise à lui rendre visite plus souvent, lui apportant des légumes vinaigrés et des remèdes de bonne femme, discutant des gamins, des voisins, de Mori même, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il n'était plus exclu des petites nouvelles bien gardées qui alimentaient la vie du village.



Heitman posa le bol de légumes vinaigrés d'Ishikawa à côté de lui, sur la véranda. Dans un instant, il allait devoir préparer le bain. Le petit-fils d'Ishikawa passa devant lui en courant, lui hurlant un bonjour par-dessus son épaule. Un instant plus tard, l'enfant revint vers le porche où Heitman était assis en tailleur.

« Vous avez vu mon minou ? demanda le garçon en s'appuyant contre le porche.

— Lequel ? Il y en a tant. » Heitman se réveillait parfois pour trouver un chat du village en train de se soulager dans sa cuisine. Faisant peu de cas des villages et des portes, les félins étaient partout et n'appartenaient à personne.

« Celui qui est roux, répondit le garçon. Comme un tigre. 83

— Je le vois de temps en temps. C'est le tien ?

— Grand-maman refuse que je le garde à la maison. Mais je le nourris parfois. Il est sauvage ! »

Le garçon s'enfuit de nouveau en courant vers la maison, marquant une brusque pause pour examiner un bout de métal tordu que Heitman avait trouvé dans le petit poêle de sa salle de bains.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda le garçon en levant le morceau de métal.

— Je ne sais pas.

— C'est joli, non ? C'est le vôtre ?

— Non. Je t'en prie, prends-le.

— Merci. »

À la porte de la cuisine, le garçon fut stoppé par sa grand-mère.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Miki-kun² ? demanda-t-elle en montrant le métal carbonisé.

— C'est un bateau !

— Allons, Miki-kun, regarde comme c'est sale. Laissons-le dehors, tu veux bien ?

— Je peux le rapporter à la maison maintenant, hein ? demanda-t-il impatientement.

— Que va dire ta mère ? Pas avant qu'il ne soit propre.

— Je veux le rapporter à la maison maintenant ! brailla-t-il en tapant du pied.

— Et si ça touche quelque chose ? Regarde. Ça risque de déchirer la porte coulissante. Que va dire ta mère ? Ici ! Regarde ce qu'elle t'a rapporté du marché. Viens voir. » Le métal fut laissé dehors, et la porte, refermée derrière eux.

Le petit autel frissonna quand Heitman se leva. Celui-ci arriva à l'autel en trois longues enjambées et ouvrit les portes. Il lui faudrait mettre les livres dans le placard pour l'instant. Il avait prévu construire des étagères il y avait des semaines de cela. À présent, le bois était en train de moisir

2. La particule *kun* est un suffixe honorifique que l'on utilise avec un ami, un camarade de classe ou encore un petit frère ou un garçon plus jeune.

dans un coin humide de la cuisine. Tout prenait du temps ici, sauf le pourrissement du bois.

Toute l'année, il avait ressenti la lenteur du village s'infiltrer dans la maison. Ce n'est que lorsqu'il se rendait en ville qu'il considérait qu'il avait trop ralenti, qu'il était en décalage ici, tout comme il l'avait été partout où il avait habité. Pourtant, la nature même de la ferme encourageait une vie reposant sur des pas réfléchis : les poêles à combustion lente, l'eau coulant en un mince filet, ainsi que la distance entre un coin de la cuisine et un autre, entre la maison et le bain.

Heitman traversa le passage couvert en direction de la salle de bains. L'eau s'écoulait d'un vieux robinet cambré dans une baignoire en fonte. Il avait toujours apprécié le rituel du bain, peut-être parce que la vieille baignoire était la seule chose suffisamment grande dans sa vie actuelle pour le contenir. Ishikawa-san était persuadée qu'il dépérirait sans femme pour ramasser ses affaires et remplir son bain, mais il l'avait surprise par son indépendance.

Dehors, Heitman fourra une bûche courte et épaisse dans le four du bain et l'alluma à l'aide de petit bois. Le bain chaufferait pendant qu'il préparerait le souper, et après cela il rangerait les livres. Ensuite, lorsqu'il vérifia enfin l'eau, elle était bouillante. Il sortit la bûche chaude précipitamment et la retira du chemin souvent emprunté en début de soirée : Miki-kun et son petit frère ressortiraient sous peu pour se ruer à travers son jardin, dans le cadre de leur folle virée postprandiale.

Il rit de lui-même. Il se comportait comme l'une des ménagères du coin, partageant des recettes avec Ishikawa et se faisant du mouron au sujet des enfants. Sa présence était un peu tenue pour acquise et la valeur du voisinage ne s'était pas dépréciée.

Même le mécanicien à l'autre bout du village ne prenait plus son air renfrogné lorsqu'il venait avec sa camionnette peu fiable. À présent, il se plaignait s'il soupçonnait Heitman de se rendre ailleurs. Il l'interrogeait sur les automobiles américaines, mais ce dernier ne s'y connaissait guère en voitures. Récemment, le garagiste s'était mis à le presser de

partager du saké bon marché, qu'ils buvaient dans une tasse dont il préférait ignorer le nombre de bouches avec lesquelles elle avait été en contact.

Il apprit du mécano que Mori avait l'habitude de conduire en état d'ébriété et de sortir de la route.

« La voiture de Mori ne passera pas l'hiver », lui confia le garagiste. Et depuis que Heitman avait commencé à louer cet endroit, Mori n'amenait plus ses amis pour de longs week-ends tapageurs.

« Il ne vient plus avec ses copines non plus, précisa-t-il en ricanant. Il les emmène dans une auberge en haut de la montagne. Là-bas. Il s'arrête d'abord ici pour faire le plein. » Il regarda Heitman en plissant les yeux et replongea la tête dans le capot de la camionnette.

« Je suis capable de garder un secret, poursuivit-il. Je lui fais un rabais, et il se souvient de ma famille au jour de l'An.

— Pourquoi donc loue-t-il sa maison, alors ? À un *gai-jin*³ en plus ?

— Allez savoir ! (Le mécanicien haussa les épaules.) Vos yens valent bien les miens. Peut-être qu'il veut quelqu'un à l'intérieur afin qu'elle ne pourrisse pas ou pour éviter les cambriolages. »

Heitman pouffa. Il n'y avait rien à voler. Sa chaîne stéréo était son seul bien de valeur et maintenant le couvercle était fendu.

C'est également le mécanicien qui, plus tard, fit circuler la rumeur selon laquelle Mori voulait mettre Heitman dehors. Pour de bon. Perplexe, Heitman lui en demanda la raison. Le mécanicien secoua la tête et détourna le regard.

« C'est son épouse très certainement, mais je ne sais pas. C'est tout ce que j'ai ouï dire. »

À la porte ? Pour aller où ? Retourner en ville ? La ville n'était plus dans son esprit. Cette nouvelle lui fit broyer du noir pendant un moment, puis elle s'estompa et il finit par l'oublier.



L'eau du bain était toujours trop chaude. Il lut dans le sens de la longueur⁴ sur le porche en attendant qu'elle refroidisse. Il avait mis un disque de *shakuhachi* sur la chaîne stéréo. Au coucher du soleil, la brume s'était levée: tout compte fait, il y aurait un beau clair de lune. Puis la lune encore basse fut éclipsée par la large carrure d'Ishikawa.

« Excusez-moi, Heitman-san. Est-ce que les garçons sont passés ?

— Non, je ne les ai pas vus.

— Pardonnez-moi, mais les livres, vous les avez ?...

— Oui... C'est plus sage. »

Ils entendirent la jeune mère des garçons les appeler depuis la porte de la cuisine et les gosses lui répondre depuis la route. Grand-maman Ishikawa souhaita une bonne nuit à Heitman, puis elle se déplaça rapidement, mais silencieusement autour de la maison, à la recherche des garçons.

Sur le disque, le maître Goro Yamaguchi⁵ interprétait un morceau. Heitman haussa le volume. Le son de la flûte flotta à travers la maison, tel un nuage de papillons de nuit. Il sentit qu'il se décontractait. Si seulement il avait pu jouer de cette façon et apprendre cette technique.

Il leva les yeux vers l'autel de l'autre côté de la petite pièce, fier de sa réparation et satisfait des charnières amovibles et des statues reluisantes qui soutenaient ses livres. Même le bois repeint avait l'éclat de l'or.



Ishikawa et sa fille rejoignirent les enfants au moment précis où Mori garait sa voiture sur les graviers derrière la maison. La portière s'ouvrit et il en sortit en titubant. Il était ivre. Ishikawa le sentit dès qu'il poussa la portière. Elle tenta

4. Traditionnellement, on lit de haut en bas en japonais.

5. Goro Yamaguchi (1933-1999) est l'un des grands maîtres du *shakuhachi* (flûte de bambou).

de gagner du temps, souriant sans discontinuer, le bombardant d'un flot ininterrompu de questions : Comment allait la famille ? Et son travail ? Et sa santé ? Derrière eux, la musique prit son envol, emplissant la maison. Heitman-san n'avait-il rien entendu ? Même pas ses paroles ?

Elle pouvait retarder Mori pendant encore quelques instants. Et tandis qu'elle parlait, elle savait que Heitman — oh, cet imbécile ! — n'avait pas bougé d'un pouce depuis qu'elle l'avait quitté.

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Marcel Morlat*